

L'autothéorie minoritaire dans la littérature francophone contemporaine

Dr. Laurent Poliquin

Laurent Poliquin, Centre de recherche sur les francophonies canadiennes, Université d'Ottawa

Abstract: Between theory and life lies a zone of incandescence where literature itself begins to think. This is where contemporary Francophone autotheory unfolds: a mode of writing in which the “I” becomes a tool for observing the world. Through the works of Dany Laferrière (Haiti–Montreal), Naomi Fontaine (Uashat, Quebec), Gabriel Osson (Toronto, Ontario), and Guy Gauthier (Saint-Boniface, Manitoba), this study shows how subjectivity—far from narcissism—operates as a form of knowledge rooted in the body, memory, and relation. These authors transform vulnerability into method, and detail into critical experience. In this sense, autotheory emerges as an embodied practice of thought, a way of grasping reality at the level of lived existence. Drawing on Meizoz, Paré, and Glissant, the article argues that these writers relocate theoretical reflection to the margins, where authorial posture becomes an act of connection. In dialogue with Fournier and Savard-Corbeil, it introduces the concept of minoritarian autotheory, understood as an epistemological practice of emancipation: writing from the peripheries to generate situated, sensory knowledge. In this light, literature becomes a cognitive and ethical space—thinking through rhythm, image, and silence. From the edges of language and culture, it reinvents how we inhabit the world and keeps alive the fragile promise of meaning.

Keywords: Autotheory; Francophone minority literature; authorial posture; embodied cognition; subjectivity; ethics of knowledge.

INTRODUCTION

Dans la diversité des mondes francophones, un même élan traverse les écrivains : la volonté de parler dans une langue commune sans perdre la singularité de leur voix. De cette dynamique naît une tension féconde, celle d'un *je* qui cherche à se dire sans se soumettre, à se raconter sans se réduire. Écrire en français depuis le Manitoba, Port-au-Prince ou Uashat, c'est toujours écrire à contre-langue, dans le bruissement d'une parole qui doit justifier son existence tout en refusant la tutelle d'un centre. Ce geste, profondément éthique, dépasse la simple affirmation identitaire : il relève d'une entreprise de connaissance, d'une autopoétique du monde où le sujet minoritaire devient le laboratoire même de la pensée. L'écriture francophone, lorsqu'elle surgit de ces géographies éparses, ne cherche pas seulement à témoigner : elle explore la manière dont le monde se perçoit à travers la langue. Ces œuvres transforment la sensibilité en forme de savoir, comme si penser passait d'abord par sentir.

Dans un monde saturé de récits de soi, la littérature issue des périphéries culturelles réinvente l'autobiographique comme acte de résistance. Il ne s'agit plus seulement, pour reprendre Philippe Lejeune, de reconnaître « l'identité de nom entre auteur, narrateur et personnage », condition fondamentale du pacte autobiographique, mais d'en déplacer la portée (1975, p. 26). Là où Lejeune insistait sur la signature comme garantie d'authenticité, ces écritures déplacent le contrat vers l'expérience : le *je* n'atteste plus une identité, il explore une vérité sensible. Il devient méthode, pratique de connaissance, manière de penser à

partir du corps et de la langue. C'est dans cette direction que Philippe Gasparini a vu dans l'autofiction « une aventure du langage » (2008, p. 19) : un lieu d'invention où la vérité de soi ne se cherche plus dans la transparence mais dans la tension entre invention et authenticité.

Les écrivains francophones minoritaires, de Naomi Fontaine à Dany Laferrière, de Gabriel Osson à Guy Gauthier, et bien d'autres, prolongent cette tension en la situant dans un champ linguistique et politique instable. Leurs œuvres ne sont pas des variations exotiques du canon autobiographique : elles sont les formes les plus radicales de son renouvellement. Loin de se cantonner à la mémoire, elles transforment le témoignage en méthode critique, la blessure en posture cognitive, la marginalité en espace de connaissance.

François Paré, dans *Les littératures de l'exiguïté* (1992), a donné à cette condition son nom et sa portée : l'exiguïté désigne moins la petitesse d'un corpus que « l'extraordinaire fragilité sociale du savoir dans les sociétés minoritaires » (p. 24). Dans ces espaces restreints, la littérature se replie pour mieux se penser. Elle se fait théorie de sa propre survie. Écrire dans l'exiguïté, c'est habiter une distance : non pas une séparation du monde, mais une lucidité sur sa précarité.

Cette lucidité prend la forme d'une mise en scène de soi que Jérôme Meizoz a appelée « posture d'auteur » (*Postures littéraires*, 2007, p. 9). La posture n'est pas simple attitude : elle définit la manière dont un écrivain se rend visible dans l'espace social et symbolique, à travers ses textes

et ses prises de parole. Dans les contextes minoritaires, cette posture acquiert une valeur politique : elle permet à l'écrivain d'habiter sa langue, d'y tracer sa place, d'y inscrire une subjectivité légitime malgré les frontières invisibles du champ littéraire.

Enfin, ces écritures se relient par une même quête de la relation. Dans *Poétique de la relation* (1990), Édouard Glissant affirme que « toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre » (p. 23). Les littératures francophones minoritaires traduisent ce principe dans leur texture même : elles refusent les clôtures identitaires et multiplient les lieux d'adresse. De Fontaine à Osson, la voix s'adresse toujours à l'autre, souvent pour réparer un lien brisé par l'histoire.

Ces trois perspectives — la posture, l'exiguïté et la transculturalité — structurent l'approche de cette étude. Elles permettent de concevoir la littérature minoritaire comme un espace épistémologique : un lieu où s'élabore une connaissance du monde par la langue et par le corps. Comme le souligne Dervila Cooke dans *Life Writing and Transcultural Youth in Contemporary France* (2024), « la transculturalité désigne une situation incarnée de pluralité culturelle vécue par de nombreuses personnes et communautés d'héritage ou d'expérience mixte, dont la complexité devient plus visible à l'ère de la mondialisation » (p. 254, trad.). C'est dans cette pluralité vécue que s'ancre l'hybridité des œuvres ici étudiées : un *je* qui pense, un *je* qui agit, un *je* qui survit.

Cette recherche s'appuie donc sur une hypothèse simple : dans les littératures francophones minoritaires, le *je* écrit n'est pas un miroir de soi, mais une méthode de connaissance. En rapprochant l'autobiographique et le théorique, ces œuvres produisent ce qu'on pourrait appeler une autothéorie francophone : un mode de pensée qui naît de la vie elle-même.

MATÉRIAUX ET MÉTHODES

Le choix du corpus repose sur la conviction que la littérature minoritaire francophone n'est pas un sous-champ, mais une pratique cognitive à part entière. Les quatre auteurs étudiés — Dany Laferrière, Naomi Fontaine, Gabriel Osson et Guy Gauthier — ont été retenus non pour leur appartenance à une même école, mais pour la cohérence intellectuelle de leur geste : tous écrivent depuis un lieu de tension entre silence et parole, entre effacement et survivance.

L'approche méthodologique relève d'une herméneutique comparée, soutenue par la lecture rapprochée des textes et par une attention constante à leurs structures d'énonciation. Le *je* est abordé comme une catégorie opératoire, non comme un simple pronom narratif. Il sert à penser comment le langage fabrique du réel. Cette méthode de lecture, inspirée de la phénoménologie littéraire, s'efforce de saisir la pensée à même la phrase, de suivre la naissance du sens dans la matière textuelle.

Sur le plan théorique, trois cadres principaux guident l'analyse. Le premier est celui de la posture d'auteur, telle que la conçoit Jérôme Meizoz, pour qui la posture constitue « la présentation de soi d'un écrivain, tant dans sa gestion du discours que dans ses conduites littéraires publiques » (2009, p.2). L'écriture devient ici une stratégie de présence, une manière de se situer dans l'espace symbolique du champ littéraire. Dans un contexte minoritaire, cette posture se confond avec une éthique de la parole : dire, c'est se donner une existence là où la reconnaissance institutionnelle se fait rare, c'est transformer la vulnérabilité en acte d'affirmation.

Le deuxième cadre est celui de l'exiguïté, concept développé par François Paré, qui voit dans la littérature minoritaire non pas un repli mais un espace de tension vivante. Comme il l'écrit.

Je me dis aussi que l'exiguïté est un espace, un "topique" singulier, et que l'avenir repose dans cette singularité qui combat pour sa survie : c'est parfois la conscience aiguë d'une langue en particulier, c'est parfois l'absence radicale du lecteur, c'est parfois la pauvreté des moyens de diffusion, c'est parfois un sentiment de l'excessif, du créole au sens large, c'est parfois simplement que l'écriture ne va pas de soi. (1992, p. 162).

L'exiguïté devient ainsi une éthique de la survie : elle fait du « je » un instrument de résistance douce, un mode d'attention à ce qui, dans la langue, demeure menacé mais persiste à dire le monde malgré tout.

Enfin, la poétique de la relation de Glissant ouvre la perspective d'un sujet non centré : « La théorie de la différence [...] a permis de recevoir, sinon l'existence, du moins la reconnaissance en droit des minorités qui essaient dans la totalité du monde, et de défendre leur statut » (1990, p. 203). Cette vision permet d'aborder les écritures de Fontaine et d'Osson non comme de simples affirmations identitaires, mais comme des

propositions éthiques, où la parole devient un lieu de passage, un espace où le sens se tisse entre les êtres plutôt qu'il ne s'impose depuis un centre.

L'ensemble de cette réflexion s'inscrit dans une filiation critique élargie, qui va de Lejeune à Gasparini, de Paré à Meizoz, de Glissant à Cooke, et trouve un prolongement contemporain dans la notion d'autothéorie. Dans *Autotheory as Feminist Practice in Art, Writing, and Criticism* (MIT Press, 2021), Lauren Fournier montre que l'autothéorie vise à « transformer la manière dont nous pensons et parlons des enjeux éthiques, esthétiques et politiques », en ouvrant un espace d'échange entre « l'expérience vécue, personnelle et subjective, et la réflexion critique contextualisée » (p. 203-204, trad.). En contexte francophone minoritaire, cette articulation du vécu et du savoir devient un outil de survie intellectuelle : penser depuis la vulnérabilité, depuis la marge, depuis le corps.

La méthode de recherche s'apparente ainsi à une écoute critique. Lire ces textes, c'est accueillir leur capacité à produire du savoir depuis la fragilité. C'est accepter que la littérature minoritaire ne se contente pas d'exprimer une identité, mais qu'elle invente une forme de connaissance qui lui est propre. Cette approche qualitative et interprétative reconnaît que le lecteur-chercheur participe du geste même qu'il étudie : comprendre, ici, signifie cohabiter avec la parole.

En somme, le cadre théorique de cette étude repose sur un équilibre entre rigueur et engagement. Il conjugue la posture (Meizoz), l'exiguïté (Paré) et la relation (Glissant) comme trois forces d'un même mouvement : celui d'un *je* qui pense le monde en se racontant. Cette méthode n'a rien d'un protocole mécanique. Elle est un art de l'attention, une manière d'habiter le texte et d'en extraire une vérité sensible.

RÉSULT

Les œuvres étudiées dessinent un territoire commun où le *je* devient à la fois méthode et matière. Chacune propose une expérience de la pensée vécue, de la théorie à hauteur d'humain. Dans ces écritures francophones minoritaires, l'autobiographique ne désigne plus la transparence du sujet, mais son éclatement, son effort de se comprendre dans la traversée du monde.

Ce passage du *je* identitaire au *je* heuristique correspond à ce que Philippe Lejeune entrevoyait déjà dans sa lecture des *Confessions* de Rousseau : la vérité du texte ne réside pas dans la transparence du récit, mais dans le travail même de la parole qui

cherche à se retrouver. Comme il l'écrit : « Dans cette remontée vers l'origine, il faut faire à l'envers tout le travail de l'inconscient, dénouer tout ce qui s'est noué ; comme dans le travail de l'analyse, la progression suppose de progressifs déblocages » (1975, p. 76). Chez Rousseau, écrire revient à reconquérir un sens perdu, à transformer l'expérience en compréhension. Les écrivains ici rassemblés prolongent cette intuition : ils font de la littérature un espace d'exploration où le *je* se cherche en même temps qu'il se dit, un mouvement de connaissance plus qu'un aveu.

Chez Dany Laferrière, le *je* se fait posture d'humilité et de lucidité. Dans *Journal d'un écrivain en pyjama*, le narrateur se place volontairement en retrait des grands discours littéraires. Il raconte

Je ne savais pas encore qu'il n'y avait rien de plus épuisant qu'une première phrase. Si elle passe, le reste du livre suivra. J'ai passé l'été à écrire avec un seul doigt tout en me nourrissant de fruits et de légumes. J'étais devenu un véritable athlète de l'écriture. Après un mois, j'ai compris que j'étais beaucoup plus un sprinter qu'un marathonien (2013, p. 14).

Tout commence par une phrase, un geste, une respiration. Loin de toute prétention doctrinale, l'écrivain revendique une écriture fondée sur la disponibilité : la pensée surgit de la vie, et le style, de l'endurance patiente du corps.

Son œuvre illustre ce que Diana Mistreanu appelle une *transbiographie*, une forme d'écriture où la frontière entre vie et fiction devient un instrument de connaissance. Dans son étude sur les rapports entre littérature et sciences cognitives, Mistreanu montre que la transbiographie se situe au-delà de l'autobiographie et de l'autofiction, car elle recrée la biographie de l'auteur à travers la fiction, en transformant les éléments « pertinents pour soi » en structures narratives et mentales (2023, p. 34). En d'autres termes, il ne s'agit plus de raconter sa vie, mais de penser à travers elle, en explorant les mécanismes mêmes de la conscience et de la mémoire.

Chez Dany Laferrière, le *je* se fait posture d'humilité et de lucidité. Dans *Journal d'un écrivain en pyjama*, le narrateur ne cherche pas à séduire le lecteur, mais à le convier à un regard attentif sur l'écriture elle-même. Il écrit.

Méfiez-vous du lecteur qui a passé la nuit à vous lire et qui en est sorti ébloui. [...] Écoutez plutôt

cet autre qui cherche la petite bête. [...] Mais c'est avec les détails qu'on écrit. C'est le détail qui fait basculer le lecteur dans l'univers que vous lui proposez. Pas forcément les grands débats. On se sent en présence d'un écrivain, quand on se reconnaît dans un détail. Le lecteur se dit: «J'ai vécu exactement la même chose (p.221).

Laferrière rappelle ici que la littérature naît du détail, de cette coïncidence minuscule entre deux expériences humaines. Le *je* autobiographique devient alors un instrument d'observation du monde, une méthode d'écoute partagée plutôt qu'une affirmation de soi. En cela, il rejoint Jérôme Meizoz, pour qui la posture d'auteur désigne la manière dont l'écrivain construit sa présence publique à travers ses choix discursifs et sa manière d'occuper le champ littéraire (*Postures littéraires*, 2007).

La posture de Laferrière est celle du promeneur ironique, d'un écrivain qui théorise sans théorie, qui fait de la conversation son dispositif critique. Son *je* demeure ancré dans la communauté ; il n'écrit pas sur la vie, mais depuis elle. Ce mouvement d'intégration de la pensée au quotidien rejoint les analyses de Savard-Corbeil, pour qui « la théorie passe par le sensible, par le réel, par le corps avant de s'articuler au sein du récit dont l'aspect hybride l'autorise à se déployer et à affirmer sa subjectivité » (2023, p. 9). Chez elle, l'expérience esthétique fait partie d'un vécu qui conditionne le regard et relie la connaissance à la perception intime. Chez Laferrière, cette incarnation devient jeu et lucidité : penser, c'est éprouver ; écrire, c'est habiter le monde avec la légèreté d'un témoin.

Avec Gabriel Osson, cette dialectique entre vécu et théorie prend une tournure plus politique. *Hubert, le restavèk* (2017) plonge dans la mémoire haïtienne à partir d'un narrateur-enfant contraint au silence. « Je me trouve donc là, perdu dans ce monde qui m'est totalement étranger » (p. 15). L'expérience du restavèk (l'enfant-esclave) devient métaphore de toute parole minorée. Osson raconte la dépossession, mais sa force tient à la reconquête de la voix : raconter pour comprendre, pour ne plus subir.

Dans *Le jour se lèvera* (2020), il inscrit cette démarche dans l'histoire collective, en retraçant le destin du groupe *Jeune Haïti*. Le roman s'ouvre sur un exergue emprunté à Charles Péguy : « Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle. / Heureux ceux qui sont morts pour

quatre coins de terre » (p. 9). En citant ces vers, Osson inscrit d'emblée son texte sous le signe du sacrifice et de la mémoire partagée : la littérature y devient lieu de survivance et d'hommage, dans la droite ligne de ce que François Paré nommait « conscience de la tragique destinée des cultures périphériques » (1992, p.38). Mais Osson dépasse la simple remémoration. Il construit une posture d'auteur-témoin au sens de Meizoz : une position d'énonciation où l'écriture engage la responsabilité de parler pour les absents. Son *je* n'est pas le centre de la narration ; il est le canal par lequel circule une mémoire collective. Cette attitude rejoint la conception de Savard-Corbeil, pour qui l'autothéorie contemporaine est un mode d'engagement où le sujet ne s'érige pas en autorité mais pose « un geste de construction de la collectivité » (2023, p. 11). Osson incarne cette disponibilité : il met son histoire personnelle au service d'un récit diasporique qui interroge la dignité humaine. Sa démarche relève d'une pédagogie du témoignage : penser pour transmettre, écrire pour que le silence cesse d'être une fatalité. La littérature s'y affirme comme lieu d'apprentissage du monde. Cette manière de faire émerger la connaissance du contact direct avec l'expérience annonce ce que l'on pourrait appeler une *autothéorie du sensible* : une pensée en acte, fondée sur la perception, la mémoire et la résonance des corps.

Avec Naomi Fontaine, la posture se féminise, s'adoucit, mais ne perd rien de sa puissance critique. Dans *Kuessipan* (2013), la narratrice s'adresse à une amie invisible, ou peut-être à sa communauté : « J'ai inventé des vies. L'homme au tambour ne m'a jamais parlé de lui » (p. 9). La fiction, ici, ne trahit pas le réel : elle le répare. Fontaine ne s'approprie pas la parole de l'autre, elle l'écoute. Dans *Shuni* (2019), adressé à une amie québécoise, elle écrit : « Avant de leur parler de Jésus, il faut bien commencer par les connaître » (p. 18). Cette phrase, à la fois simple et renversante, propose une éthique du regard : reconnaître avant de convertir, écouter avant de parler. Ce que Fontaine accomplit, c'est une transformation du pacte autobiographique en pacte d'adresse. Elle déplace la visée du *je* : il ne se raconte pas pour se reconnaître, mais pour rendre la relation possible. Dans le cadre de Lejeune, cette forme d'écriture prolonge le « pacte » mais en subvertit la logique : la vérité ne vient plus du récit fidèle d'une vie, mais de la sincérité d'un échange. Cette écriture de la relation rejoint Glissant et confirme l'intuition de Savard-Corbeil,

qui voit dans l'autothéorie un geste de contact entre le corps et le monde, une écriture capable de penser « le politique avec le personnel » (2023, p. 11). Fontaine écrit la relation comme un lieu de savoir. L'adresse à Julie devient le laboratoire d'une pédagogie anticoloniale : parler pour tisser, écrire pour relier. Elle transforme la lettre en instrument critique, la tendresse en méthode de connaissance. En ce sens, Fontaine accomplit le rêve d'une autothéorie enracinée dans le care et la réciprocité : une théorie qui guérit plutôt qu'elle ne démonte.

Chez Guy Gauthier, écrivain franco-manitobain dont l'œuvre demeure confidentielle, la pensée s'éprouve dans la fragilité même du dire. Relisant son *Journal* des années 1970, il note.

Je vois ce narrateur que sous-entend mon journal, la voix désincarnée qu'il laisse entendre, et je sais que ce n'est pas moi, que ce ne sera jamais moi, mais toujours un autre [...] L'écriture du moi est une écriture impossible, *it doesn't deliver the goods*. (2003, p. 97).

Dans cette lucidité désarmante, Gauthier met à nu la distance entre le vécu et l'écrit, entre le souffle intérieur et la parole mise au monde. Son *je* oscille entre prière et analyse, entre abandon et veille critique. L'écriture devient une respiration spirituelle, un moyen de rester vivant dans un monde incertain, non pas en se confiant, mais en se cherchant.

Dans *La hantise du passé* (2017), Gauthier écrit J'aimerais y être, dans un temps hors du temps, m'évader, sortir de cette réclusion à perpétuité qu'est la conscience humaine, et vivre en liberté, dans le rêve de mon enfance [...] je m'engloutirai dans mes souvenirs, je serai, selon l'image du grand Louis-Philippe Corbeil, le naufragé du rêve, je serai le noyé du songe (p. 104).

Ce désir d'engloutissement dans la mémoire dit moins la nostalgie que la recherche d'une cohérence intérieure : remonter vers la source, penser contre le temps. Chez Gauthier, la posture d'auteur au sens de Meizoz se manifeste dans la discrétion : une mise en retrait volontaire, une humilité du dire. Loin du ton péremptoire, il adopte ce que François Paré appelait « la capture éphémère du sens » (1992, p. 102), une manière de construire du sens à partir de la fragilité.

En cela, Gauthier rejoint la conception du sujet développée par Mistreanu, pour qui l'écriture révèle la manière dont les expériences, les

émotions et les relations façonnent notre identité plus profondément que les données objectives qui nous définissent traditionnellement (2023, p. 38). Chez Gauthier, cette dynamique se traduit par une exploration du soi pensant : écrire, c'est éprouver la conscience à même la matière du langage.

À travers ces quatre auteurs, se dégage une cohérence profonde : la littérature minoritaire francophone est un espace de savoir. Elle ne produit pas des vérités conceptuelles, mais des expériences de connaissance. Le *je* y devient une forme, une posture, une méthode. De Laferrière à Gauthier, de la légèreté à la contemplation, se trace un même mouvement : celui d'une autothéorie incarnée, qui transforme la vie en instrument critique. Ces œuvres, à des degrés différents, confirment l'hypothèse de Savard-Corbeil : l'autothéorie n'est pas un genre, mais une manière d'être au monde, un acte de lucidité et d'engagement.

DISCUSSION

L'ensemble des œuvres étudiées révèle une même ambition : faire de la littérature un espace où penser se confond avec vivre. Ces écrivains, issus d'horizons géographiques et spirituels différents, conçoivent l'écriture comme une manière de connaître, non pas par la théorie détachée, mais par l'expérience du mot. Ils transforment la fragilité du *je* en instrument d'analyse, la mémoire en méthode, le corps en archive de pensée. Ce mouvement correspond à ce que Lauren Fournier nomme « *thinking through one's own embodied experience* », une pensée qui ne s'adosse pas à un système, mais qui s'éprouve dans la texture du vécu (2022, p. 2). L'autothéorie, chez elle comme chez ces auteurs, désigne moins un genre qu'un geste : celui de penser à même la phrase, à même la peau.

Ce geste suppose une posture. Jérôme Meizoz, en parlant de la « posture d'auteur », a montré que l'écrivain ne se contente pas d'écrire, il se met en scène dans une certaine position de parole, non pour se mettre en avant, mais pour rendre visible la manière dont le discours s'incarne. Les écrivains de la francophonie minoritaire renversent la posture classique de l'auteur en figure d'autorité : ils assument plutôt une posture de disponibilité. Laferrière transforme la scène publique en salon intime où la théorie se raconte sur le ton de la confidence ; Fontaine écrit à une amie pour transformer la honte en dialogue ; Gauthier parle au silence comme à un Dieu lointain. Tous, d'une manière ou d'une autre, déplacent le « je » vers

l'écoute. Dans ce sens, leur posture est profondément glissantienne : elle incarne la Relation, cette ouverture à l'autre qui ne cherche ni fusion ni victoire, mais coexistence. Le *je* ne domine plus, il circule.

François Paré l'avait déjà pressenti : les littératures de l'exiguïté inventent des formes à la mesure du monde restreint qui les produit. L'exiguïté n'est pas un défaut de grandeur, mais un mode d'intensité. Elle concentre la parole, lui impose une économie de moyens qui devient vertu de justesse. Chez Osson ou Fontaine, l'exiguïté n'est pas seulement géographique, elle est épistémologique. Ils écrivent depuis la marge, mais pour élargir le centre. Leurs textes refusent l'éloquence, lui préférant la justesse du ton. L'autothéorie, ici, se déploie dans l'humilité du détail, dans la rigueur du fragment. Elle transforme le petit en signifiant, la faille en ouverture, la mémoire en outil de résistance.

Édouard Glissant disait que « la Relation n'est pas fusion mais mise en contact ». Ce mot — contact — définit bien la tension de ces écritures. Elles ne cherchent pas la transparence du moi, mais la rencontre entre soi et le monde. Le « je » devient un lieu d'épreuve, un carrefour d'histoires, de langues, de douleurs. Cette poétique du contact prend une valeur éthique : la littérature n'est plus l'espace de l'affirmation, mais celui du consentement à la pluralité. Ainsi, Fontaine, dans *Shuni*, écrit pour relier ; Osson écrit pour se souvenir à plusieurs voix ; Gauthier écrit pour rejoindre une présence qui échappe. Tous participent à cette philosophie du tremblement que Glissant associait à la pensée du monde : l'identité qui accepte de vibrer plutôt que de se durcir.

Ce qui distingue profondément ces écritures, c'est leur manière d'articuler émotion et réflexion. Elles incarnent ce que Fournier appelle *autotheory as feminist practice*, non pas parce qu'elles revendiquent explicitement une appartenance féministe, mais parce qu'elles partagent cette conviction que la connaissance doit s'ancrer dans la vie vécue. Fournier écrit que « lived experience is a form of knowledge » (p. 7), et cette affirmation résume tout le projet de ces œuvres : elles transforment l'expérience — du déracinement, du deuil, de la foi ou du doute — en savoir relationnel. Ce savoir ne cherche pas à prouver, il cherche à comprendre. Il ne se formule pas dans l'abstraction, mais dans la proximité d'une voix.

Diana Mistreanu, pour sa part, propose une lecture cognitive de cette dynamique : selon elle, la littérature contemporaine agit comme un modèle de cognition incarnée, un dispositif où la conscience se met en récit pour se comprendre (2023). Chez Laferrière, cette conscience est joyeuse et exploratoire : l'écrivain observe ses propres gestes d'écriture comme un chercheur son expérience. Dans cette perspective, la littérature ne se limite pas à représenter la pensée, elle la met en acte. Le texte devient un espace cognitif où mémoire, rythme et silence s'unissent pour former une intelligence du sensible.

Mathilde Savard-Corbeil complète ce tableau en rappelant que l'autothéorie, lorsqu'elle surgit du champ littéraire, constitue une forme d'engagement. Théoriser à partir du moi, écrit-elle, c'est « risquer la parole » et faire du vécu une matière épistémologique (2023, p. 5). La parole risquée, c'est celle qu'on ne peut pas déléguer. Elle suppose un courage, celui de penser depuis la vulnérabilité. C'est le geste d'Osson qui expose la douleur du *restavèk*, celui de Fontaine qui parle de la honte coloniale, celui de Gauthier qui fait de la foi une expérience du doute. Cette fragilité devient puissance critique : elle déstabilise le discours théorique autoritaire et réintroduit dans la pensée une dimension de compassion.

Ces écrivains inventent une théorie sans discours théorique, une philosophie du réel à hauteur de voix. Ils rejoignent, chacun à leur manière, le projet de Fournier : penser par le corps, par la narration, par la faille. Leur contribution dépasse la simple autobiographie ; elle fonde une épistémologie de la survivance, où le sujet ne se raconte pas pour se glorifier, mais pour comprendre comment la parole peut sauver. Leur *je* n'est pas celui du narcissisme, mais celui du passage. C'est un *je* poreux, exposé, traversé par le monde.

Dans ce cadre, l'autothéorie francophone ne relève ni de la confession ni de la critique pure, mais d'un mouvement intermédiaire, une oscillation entre l'expérience et le concept, entre le silence et la voix. Elle accomplit ce que Glissant appelait le « droit à l'opacité » : une parole qui ne livre pas tout mais qui rend possible la relation. L'opacité devient ici la condition du dialogue, la preuve d'une confiance : on parle à l'autre non pour se faire comprendre entièrement, mais pour continuer à chercher ensemble.

Cette attitude rejoint la proposition de Savard-Corbeil selon laquelle la littérature contemporaine transforme la théorie en acte d'écoute. L'autothéorie, dans ce sens, n'est pas un discours sur soi : c'est un dialogue avec la part du monde qui résonne en soi. Elle suppose un lecteur partenaire, un témoin actif. Fontaine l'incarne littéralement, en adressant sa lettre à Julie ; mais Osson aussi s'adresse à ses ancêtres, Gauthier à Dieu, et Laferrière à l'enfance de l'humanité.

Ces textes construisent une connaissance incarnée, relationnelle, où penser revient à sentir plus juste. Ils démontrent que la littérature n'est pas l'autre de la théorie, mais son prolongement organique. Écrire devient une manière de comprendre ce qu'aucun concept ne peut épuiser : la complexité du vivre. L'autothéorie, dans le champ francophone minoritaire, ne cherche pas à rivaliser avec la philosophie ; elle en propose une reformulation poétique. Elle nous rappelle que la pensée ne prend pas seulement corps dans les livres savants, mais dans les récits, les lettres, les silences, les respirations.

Ce type d'écriture, entre mémoire et réflexion, reformule la notion même d'auteur. Avec Meizoz, on peut dire que ces écrivains inventent une posture du lien : une manière d'habiter la parole sans la posséder. Avec Paré, ils pratiquent une poétique de l'exiguïté : la pensée y prend racine dans la modestie des mondes restreints. Avec Glissant, ils cultivent la poétique de la Relation : la vérité du moi y passe par la reconnaissance de l'autre. Avec Savard-Corbeil, ils pratiquent une théorie vulnérable : la lucidité y naît de la fragilité assumée. Avec Mistreanu, enfin, ils explorent la conscience comme narration : le texte devient expérience cognitive et spirituelle tout à la fois.

Ces correspondances esquissent les contours d'une *autothéorie du sensible*, attentive aux vibrations de la voix et du monde, où la littérature pense à hauteur d'humain. Dans cet espace, la connaissance ne s'explique plus : elle s'incarne. Écrire devient une manière d'éprouver le réel, de faire du vécu une forme de pensée. C'est peut-être là l'une des voies les plus fécondes de la francophonie contemporaine : rappeler que le *je*, loin d'être clos sur lui-même, demeure une membrane du réel, un lieu de passage où s'inventent d'autres façons de sentir et de comprendre.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, il apparaît que l'autothéorie, telle qu'elle se manifeste dans la littérature francophone minoritaire, dépasse les frontières du genre pour se constituer en geste de pensée. Les écrivains étudiés — Laferrière, Osson, Fontaine et Gauthier — conçoivent l'écriture comme un acte de connaissance, une manière de comprendre le monde à partir de la vie vécue. Loin des manifestes ou des dogmes critiques, ils pratiquent une pensée incarnée, qui s'invente dans le corps du texte. Chez eux, la littérature ne se limite pas à représenter le réel : elle en explore les zones sensibles, les mouvements de conscience, les traces invisibles qui relient l'intime au collectif.

L'analyse a montré que cette autothéorie francophone repose sur une posture de disponibilité. Le *je* n'y est ni central ni décoratif, mais instrumental : il permet au monde de se dire à travers lui. Le sujet se fait médium ; il s'expose pour laisser passage. Ces œuvres s'éloignent ainsi de la tradition introspective héritée du romantisme : le *je* n'est pas un abri, mais un point de contact. Il n'existe que dans le mouvement de l'adresse, vers le lecteur, vers la mémoire, vers le silence. Ce déplacement du centre vers la périphérie confère à ces textes une portée éthique : penser à partir de soi, ici, ne signifie pas parler de soi, mais penser depuis un lieu situé, vulnérable, traversé par l'autre.

Ce renversement trouve son ancrage théorique dans la convergence entre Meizoz, Paré et Glissant. Avec Meizoz, la littérature devient espace de posture, lieu de négociation entre soi et le monde social. Ces auteurs s'éloignent du modèle spectaculaire de l'écrivain médiatique : leur visibilité passe par la retenue, leur autorité par l'écoute. Ils inventent ce qu'on pourrait appeler une posture du lien, où la mise en scène de soi devient manière d'habiter la communauté. Avec Paré, l'exiguïté cesse d'être une contrainte pour devenir une stratégie esthétique et cognitive : c'est dans les marges, dans les zones de résistance linguistique et culturelle, que s'élabore la lucidité du regard. Enfin, avec Glissant, ces écritures s'inscrivent dans une poétique de la Relation : elles s'ouvrent au monde sans renoncer à leur opacité, cherchent la compréhension sans abolir la différence.

L'autothéorie francophone se définit ainsi comme une éthique du rapport. Elle affirme que le savoir littéraire n'est pas l'apanage de la critique universitaire, mais qu'il peut émerger d'une

phrase, d'une mémoire, d'un tremblement. Ce savoir ne s'impose pas ; il s'éprouve. Il naît de la tension entre la conscience et la vulnérabilité, s'incarne dans le rythme d'un mot ou dans le silence entre deux images. Écrire devient une manière d'apprendre à lire le monde autrement.

Les réflexions de Lauren Fournier et Mathilde Savard-Corbeil donnent à cette observation une portée politique. Pour Fournier, l'autothéorie relève d'une *feminist practice* non parce qu'elle revendique une identité de genre, mais parce qu'elle renverse les hiérarchies du savoir : elle autorise le corps, la mémoire et l'affect à devenir des sources légitimes de connaissance. Savard-Corbeil, dans la même lignée, parle d'un *engagement du moi vulnérable*, où l'expérience personnelle devient laboratoire de lucidité. Ces approches éclairent la dimension subversive des œuvres analysées : elles refusent le cloisonnement entre émotion et pensée, entre science et intuition. Elles incarnent une politique de la parole douce, un art de penser sans dominer.

L'autothéorie minoritaire apparaît dès lors comme un outil d'émancipation épistémologique. En écrivant depuis des lieux souvent considérés comme périphériques — Haïti, Uashat, Winnipeg, Port-au-Prince —, ces auteurs inventent des formes d'intelligence du réel que les centres culturels avaient longtemps ignorées. Leur écriture démontre que la périphérie pense, qu'elle produit du sens, qu'elle enseigne autrement. La marginalité devient méthode de décentrement du regard : non une littérature de la plainte, mais de la persistance, explorant la mémoire, le corps et le langage comme territoires de reconquête.

Cette approche rejoint le tournant cognitif évoqué par Diana Mistreanu, pour qui la littérature agit comme un prolongement du cerveau, un espace où la conscience s'expérimente dans la narration. Chez Laferrière, cette dimension prend la forme d'une pensée intuitive et incarnée : l'humour et la conversation deviennent les vecteurs d'une connaissance sensible. La littérature, loin d'être le reflet du mental, en constitue une extension : elle pense non par concepts, mais par rythmes ; elle raisonne dans la chair du langage.

Ainsi comprise, l'autothéorie renouvelle profondément le rôle du critique et du lecteur. Le texte n'est plus un objet à décoder mais un partenaire de dialogue. Lire, c'est entrer dans le champ d'expérience de l'autre, sentir avec lui, penser à son rythme. La lecture devient un acte d'empathie intellectuelle. Fontaine invite à cette

posture dans *Shuni* ; Osson la réclame dans sa mémoire de résistance ; Gauthier la suggère dans son journal de foi. Le lecteur est celui qui accueille sans résoudre, qui accompagne sans posséder.

En définitive, la littérature minoritaire francophone ne constitue pas seulement un corpus à défendre, mais un modèle de connaissance poétique. Elle nous apprend que la vérité du monde se loge dans les interstices : entre le dire et le taire, le visible et le suggéré, la théorie et le récit. Ce que révèle cette étude, c'est l'émergence d'une *autothéorie minoritaire* : une pratique du savoir où subjectivité, mémoire et langue s'entrelacent pour repenser la place du *je* dans le champ littéraire. Née des marges, cette forme d'écriture lie la pensée à la survie, la réflexion à la relation. Elle refuse la séparation entre la vie et la pensée, transformant la fragilité du moi en force de compréhension, et la littérature, en laboratoire de conscience partagée.

REFERENCE

1. Laferrière, D. "Journal d'un écrivain en pyjama." *Grasset*, (2013).
2. Osson, G. "Hubert, le restavèk." *Ottawa: Éditions David*, (2017).
3. Osson, G. "Le jour se lèvera." *Ottawa: Éditions David*, (2020).
4. Fontaine, N. "Kuessipan." *Montréal: Mémoire d'encrier*, (2013).
5. Fontaine, N. "Shuni." *Montréal: Mémoire d'encrier*, (2019).
6. Gauthier, G. "Journal 5.1." *Saint-Boniface: Éditions du Blé*, (2003).
7. Gauthier, G. "La hantise du passé." *Saint-Boniface: Éditions du Blé*, (2017).
8. Lejeune, P. "Le pacte autobiographique." *Paris: Seuil*, (1975).
9. Meizoz, J. "Postures littéraires: Mises en scène modernes de l'auteur." *Genève: Slatkine*, (2007).
10. Meizoz, J. "Ce que l'on fait dire au silence: posture, ethos, image d'auteur." *Argumentation et analyse du discours* 3 (2009).
11. Paré, F. "Les littératures de l'exiguïté." *Hearst, Ont. Éditions du Nordir*, (1992).
12. Glissant, É. "Poétique de la Relation." *Paris: Gallimard*, (1990).
13. Savard-Corbeil, M. "L'autothéorie comme forme d'engagement de la littérature contemporaine. Esthétique et féminisme dans Saint Phalle. Monter en enfance de Gwenaëlle

-
- Aubry." *Revue critique de fixxion française contemporaine* 27 (2023).
14. Fournier, L. "Autotheory as feminist practice in art, writing, and criticism." *mit Press*, (2021).
15. Mistreanu, D. "Littérature et sciences cognitives: quels enjeux pour les rapports entre œuvre et biographie?." *Acta romanica* 24 (2022): 25-44.
16. Cooke, D. "Life Writing and Transcultural Youth in Contemporary France: Azouz Begag, Maryam Madjidi, and Laura Alcoba." *Springer Nature*, (2024).
17. Barus-Michel, J., Enriquez, E., & Lévy, A. "Jacqueline, Eugène Enriquez, and André Lévy." *Vocabulaire de psychosociologie: références et positions*. Érès,, (2006).

Source of support: Nil; **Conflict of interest:** Nil.

Cite this article as:

Poliquin, L. "L'autothéorie minoritaire dans la littérature francophone contemporaine." *Sarcouncil Journal of Arts and Literature* 4.6 (2025): pp 1-9.